

Le dernier bourreau de Noyon

Le dernier exécuter des sentences criminelles de Noyon fut François Joseph DESMORET. Il naquit en 1720 et avait de la famille à Laon, un Nicolas DESMORET, qui exerçait la profession de bourreau en cette ville avant la Révolution. Veuf de bonne heure il vivait avec une certaine Jeanne HUGET dont il eut une fille en 1774. On le trouve cité dans les comptes de la paroisse Saint-Martin en 1785 et 1786 pour une redevance sur sa maison de la rue du Buhat.

Les expositions au pilori avaient lieu en place publique; quand aux exécutions elles étaient faites à « La Sole », sur la route de Roye, donc hors les murs.

Il fut arrêté sur les ordres de SAINT-JUST et emprisonné à Noyon pour avoir proclamé qu'il « mourrait pour Dieu et son souverain ». C'est en prison qu'il mourut en 1794, à l'âge de 74 ans.

L'un de ses fils fut Joseph François DESMORET qui naquit à Noyon en 1771.

Il s'engagea à l'âge de 17 ans au 7^e régiment d'artillerie, à Soissons, où il servit six ans.

Le six janvier 1794, un ordre du Ministre de la Justice, MERLIN de Douai, demande au général MOULINS commandant de la place de Strasbourg de rechercher dans l'armée du Rhin ce fils de bourreau. Muni d'une feuille de route il est ramené de force à Paris et obligé d'accepter la fonction de premier aide du bourreau Henri SANSON. Il avait 23 ans et fit partie de cette équipe pendant quatre ans (jusqu'au 28 prairial an VI). Son patron nous dit : que l'un « de ses commis en titre, DESMARETS, issu d'une vieille famille de bourreaux de province, surveillait ordinairement la toilette des condamnés à la Conciergerie ». C'est alors que les victimes avaient les cheveux coupés au ras de la nuque ; leur chemise était lar-

gement échancrée au col et on leur liait les coudes derrière le dos...

Desmorets dit de son patron : « Sanson père avait un cœur excellent, un jugement sûr, une conscience forte et droite; j'ai toujours eu pour lui beaucoup d'affection ».

Puis les « commis » accompagnaient les victimes emmenées dans des charrettes sur les lieux d'exécution, au milieu des huées, derrière un détachement de gendarmes. L'éloignement de la « barrière du trône » (du 14 juin au 27 juillet 1794) augmentait la peine de tous les condamnés. Nous savons qu'en ces quarante quatre jours (avec le repos de décadi !) furent exécutés 1306 victimes, dont près de 200 femmes. La moyenne de 33 exécutions par fournée (et même jusqu'à 50) exigeait une bonne organisation.

Les condamnés sont descendus et alignés le dos à la guillotine. Sanson et ses deux aides revêtent une blouse de travail sur leurs vêtements élégants...La manœuvre s'exécute avec une parfaite discipline...Le travail s'arrête après le nettoyage de la machine.

Sanson disait : « Faites de votre métier non pas une tâche infamante, mais un devoir sacré ! »

Joseph François DESMORET participa à de nombreuses exécutions, mais la légende supplée aux témoignages. Il aurait exécuté Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI. Dans une lettre il raconte celle de Robespierre (place de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde).

Il travailla consciencieusement et sans manifester une grande émotion. On trouve même dans une lettre un certain contentement, celui du travail bien fait.

Il fut ensuite nommé, par le ministre LAMBREZAT, exécuter des Alpes maritimes pen-



dant seize ans, jusqu'à ce que le comté de Nice soit rendu au roi de Sardaigne. Il est alors commissionné par DAMBRAI à Montbrison (département de la Loire) pendant dix ans à partir de 1814. Des ennuis de santé l'obligent alors à céder sa charge (contre une petite pension qui lui sera versée jusqu'en 1848).

Il avait épousé Marie Françoise DUVAL, puis veuf, Rose Virginie BENOIT dont il eut cinq enfants. L'aîné de ses fils devint exécuter à Bordeaux. Retraité, il revint à Noyon, vers l'âge de 77 ans, dans sa maison natale de la rue du Buhat.

On dit qu'il s'intégra bien à la population; mais que « le boulanger mettait son pain à l'envers » afin qu'il ne touche pas le pain des autres citoyens; on dit qu'on s'accoutuma à sa présence dans les rues de la ville et que l'on finit même par aimer à le rencontrer. On l'écoutait volontiers raconter les événements terribles auxquels il avait participé. Son imagination ajoutait souvent à la réalité... « Fut-il vraiment un octogénaire doux... qui s'arrêtait pour regarder d'un œil attendri les jeux des petits enfants. Eux candides et confiants, se groupaient volontiers autour du vieil homme et sa main se posait paternellement sur leurs petites têtes blondes... » Il termina ses jours dans une certaine pauvreté et mourut le 25 avril 1857, âgé de quatre vingt six ans, dans l'Hospice des malades.

Madame DEROUSSET-MOUTURIER écrivait : « J'ai connu ce grand vieillard, faisant sa promenade solitaire, une grande canne à pomme d'argent à la main. Toujours une longue redingote noire ; un chapeau haute forme gris, un large foulard rouge autour du cou et un grand mouchoir de poche à grands carreaux. Il marchait la tête baissée et nul n'aurait osé causer avec lui. Mais on se poussait du coude, en passant près de lui, et l'on murmurait tout bas : « C'est le bourreau ! ».

Dans le cimetière de Picpus une stèle rappelle les condamnés de la place du Trône, et l'on peut lire cet extrait d'un poème de l'un d'eux :

André Chénier (VI^e Elégie) :

« Je meurs...Avant le soir,
j'ai fini ma journée
Mais, ô que mollement
reposera ma cendre
Si parfois un penchant
mystérieux et tendre
Vous guidant vers la tombe
où je suis endormi,
Vos yeux, en approchant,
pensent voir leur ami. »

Docteur Jean LEFRANC
Président de la Société
Historique Archéologique et
Scientifique de Noyon